

Numéro spécial "hécatombe"

Le Canard du Boyau

#6

EDITION POST-POILUS

Feuille de liaison destinée à tous ceux que le 74^e d'Infanterie intéresse encore un peu...

22 mai 2015

Abonnement : à la demande !

Contacteur le Canard : stephan.agosto@free.fr

EDITO, OU LA PLUME DU CANARD

99 ans, tout rond : le *Canard du Boyau*, n'aura pas le temps cette année de marquer autant qu'il le souhaiterait cette triste date anniversaire. Néanmoins, il veut tout de même avoir une pensée pour ces milliers de combattants, tant du 74^e que du 274^e R.I. qui, le 22 mai 1916, ont escaladé le parapet des tranchées – mols sillons qui n'en avaient que le nom sur des plans directeurs mal renseignés – afin de se ruer sur la silhouette du fort de Douaumont, massive et tapie sur une des meurtrières proéminences qui dominent les « ravins de la mort » du front de Verdun.

Cette tentative de reprise du fort a déjà fait l'objet de nombreuses relations, dont une de votre serviteur dans les n° 6 et 7 de la revue *Tranchées*. Aussi, aujourd'hui, le *Canard* va la fermer – peut-être y reviendrat-il plus longuement à l'occasion du centenaire en mai 2016 - et laisser simplement la parole à quelques-uns de ceux qui en furent.



Photo aérienne de J.-L. Kaluzsko sur laquelle on situe parfaitement les uns par rapports aux autres, le fort de Douaumont, le monument du 74^e R.I., le Mémorial et l'Ossuaire.

Le 6 juin 1916, écrivant à l'ancien médecin-chef du régiment, le colonel Brenot, chef de corps du 74^e :

« Hélas ! Vous n'y trouveriez plus beaucoup de camarades de votre temps... ce pauvre régiment... Presque tous ont disparu dans la grande tourmente de Verdun. [...] Quant aux officiers des bataillons et compagnies, je crois que Moracchini est le seul que vous connaissiez parmi ceux qui restent. Tous les autres, tués, blessés ou disparus. »

Marcel Bert, jeune classe 1916 donc cette attaque sera le baptême du feu, se souvient, en 1922, de l'arrivée de la 2^e Cie dans le chaudron :

« Le 20 mai, le départ de Belleray à 19 heures, le Faubourg Pavé, le premier cadavre aussitôt après le passage à niveau ; trois cents mètres plus loin, les premiers obus ; il fait nuit déjà ; le fort de Souville. On enfle un boyau ; marche lente ; le boyau, bientôt, n'est plus qu'à peine dessiné. On descend dans le Ravin de la Mort ; on marche sur des cadavres ; oh ! l'horrible impression... »

Quelques visions du champ de bataille – ravin du Bazil, bois de la Caillette, etc. – relevées dans divers témoignages de combattants du 74^e :

« [...] Le sergent d'un régiment qui nous a précédés est coupé en deux ; son buste semble sortir du sol ; il tient à la main son quart. Un autre mort semble agenouillé, sa capote et sa chemise ont été arrachées et son dos et ses reins sont verdâtres. Un tube de 210 surgit de la terre. Des instruments d'artillerie – débouchoirs, leviers, obus non éclatés, paniers à obus – gisent çà et là. »

« [...] Le dépôt de munitions, au-dessus du P.C. du colonel, atteint par un obus, vient de sauter. Fusées et grenades flambent et sautent. Les hommes placés près du dépôt se lèvent pour fuir et sont criblés d'éclats. D'autres brûlent comme des torches. Les fusées, réunies en tas, partent au ras du sol dans tous les sens, crevant les pochettes, les vêtements et les chairs où elles s'incrument. Tout le ravin est illuminé ; les feux de Bengale, blancs, rouges et verts,

font deviner des silhouettes noires qui courent. Des hurlements. Pertes sévères pour la 1^{ère} Cie installée à cet endroit, et pour le poste de secours établi à proximité. L'incendie est maîtrisé mais rougeoie encore. »

Plus loin :

« [...] Dans le boyau comblé, un homme d'un des régiments qui nous ont précédés est enseveli jusqu'au torse ; depuis combien de temps est-il là ? La tête est creuse, son nez pincé. Il demande les brancardiers mais refuse que l'on déterre ses jambes. Il a soif. »

Guy Hallé, aspirant à la 5^e Cie, dans son livre « Là-bas avec ceux qui souffrent », relate les derniers instant avant l'assaut du 22 mai :

« Je sais bien que nous sommes venus ici pour prendre Douaumont ; ce n'est un mystère pour personne qu'il va falloir une fois de plus exposer sa chair ; on le sait, les hommes le savent tous. Et pourtant, pourtant jusqu'à maintenant, jusqu'au passage de cette montre, de ce pli que j'ai eus dans les mains, que j'ai donné à l'agent de liaison pour qu'il le porte au lieutenant ma pauvre tête a douté, a espéré... Quoi ? je n'en sais rien moi-même : un contrordre, une relève, l'opération remise, que sais-je ; un tas de folies que ma volonté rejette à mesure qu'elles se présentent, que je ne veux pas croire, auxquelles je ne veux pas penser, tout entier à ce sentiment qu'il faut avoir : se tenir correctement devant la mort ! Ce n'est pas bien difficile de dire cette petite phrase ; mais quel effrayant effort il faut faire, mon Dieu ! Quelle chose affreuse ! Se dire : en ce moment je suis moi, je suis tout entier moi ; mon sang circule et bat dans mes artères ; j'ai mes yeux, toute ma peau est intacte, je ne saigne pas. Si on arrêta, si on cessait cette affreuse guerre maintenant, tout de suite, je pourrais m'étendre et dormir sous ce soleil. Oh dormir en pensant que c'est fini, que je vivrai, que j'aurai des joies, des peines, de la douleur, des jouissances ; que je ne serai pas tué ! »

Au moment où se déclenche l'attaque, la 2^e Cie qui est de la seconde vague :

« Et soudain, la tranchée oscille, secouée par des chocs violents, nos gros obus, trop courts, arrivent en plein sur nous, écrasant nos précaires abris, ensevelissant des hommes. On en sort quelques uns verdâtres, assommés ; partout des blessés. Mais on ne peut s'attarder à s'occuper d'eux. La première vague est partie. »

Un peu plus tard :

« Nous atteignons la parallèle de départ. Là, c'est une pagaille effroyable : les compagnies sont mélangées ; dans la tranchée, au coude à coude, on ne sait de quel côté aller. Là-dedans, les obus tombent et, à chaque coup, c'est une bousculade pour aller dans le sens contraire. »

Le sous-lieutenant Le Levreur, à la tête de la 3^e section de la 10^e Cie, s'en sortira, mais cela s'est joué à peu de chose :

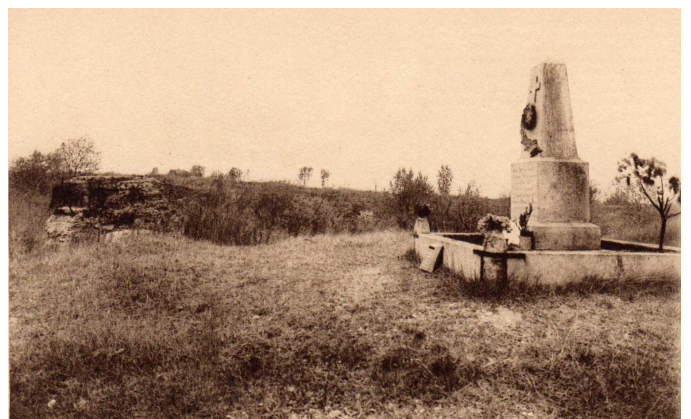
« C'est en arrivant au P.C. du commandant que je reçus de la tranchée Charles, dont la mitrailleuse donnait sans interruption, une balle qui aurait dû me tuer. Je sentis sur la tête un coup formidable et tombai dans un trou, assommé. Au bout de quelques minutes... ? je revins à moi et portai vivement ma main à ma tête, en arrière et à droite, croyant avoir une blessure. Je n'avais pas une égratignure. Je ramassais alors mon casque et rejoignis le poste du commandant et je m'aperçus à ce moment qu'une balle avait pénétré dans mon casque par le cimier, avait contourné la tête et était ressorti en arrière et à droite en éclatant le casque sur une largeur de 7 à 8 centimètres ; la coiffe de cuir était coupée sur tout le trajet de la balle et ma tête était parfaitement indemne. »

Le régiment – ce qu'il en reste – est relevé, regagne l'arrière et reprend les cantonnements qu'il occupait avant l'attaque. Roger Boisseau :

« Les habitants de Dammarie qui nous ont vus partir le 19 mai sont atterrés. Alors nous comprenons ce qui s'est passé. Un type du 1^{er} bataillon, qui était en permission lors de l'attaque, subit une telle commotion en apprenant nos pertes, qu'il se pend dans un verger. Au rapport, note sur le suicidé : « Lâcheté, etc. »

Dans une lettre qu'il adressa à Jacques Péricard en mai 1930, un chef de bataillon du 74^e qui fut de cette attaque se laissa aller à quelques réflexions personnelles que l'on ne retrouve pas dans ses écrits publiés ici ou là :

« Je n'ai jamais pu comprendre que l'on fasse tuer des hommes inutilement, et malheureusement cela arriva souvent au général Mangin. Il est vrai que la vie pour lui ne comptait pas plus que pour ses hommes. La preuve en est dans les différentes circonstances où il resta exposé, entouré de ses officiers d'état-major qui furent souvent frappés et lui jamais. Un jour, au début de la campagne, le groupe était même tellement exposé que certains de ses officiers voulurent s'en aller. Il prit son revolver pour les obliger à rester autour de lui. »



Monument qui marque l'avance extrême du 3^e bataillon du 74^e R.I.